Poèmes

Autor(en): **Solier, Tristan**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **71 (1968)**

PDF erstellt am: **05.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684561

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

TRISTAN SOLIER

POÈMES

NOMBRES

31, 32, 33,
39, 42...
21, 22, 23.
J'attends les trous du cœur.
60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67,
ça s'accélère, ça s'affole,
ça bat en chiffres pairs,
en impairs,
ça fait des arpèges hâtifs sur l'échelle métrique,
29, 31 ; 33, 37 ; ...41 ; ...53 ; ...59.
A cent je craque !

Pourtant, les chiffres, c'est plus rassurant que les images,
ça se suit,
ça ne pourrit pas,
ça triomphe de la nausée.

Dans les cimetières, ça se combine de façon stable,
ça s'illustre par des séries de binômes :
le premier chiffre étant toujours plus petit que le second,
le second toujours plus grand que le premier.

Voici les données du problème :

Mathilde	1912-1932
Paul	1916-1949
Edouard	1916-1953.

Perché sur son obélisque le coq gaulois proclame ce qui unit :
1939-1945.
Robert, Louis, Blaise, Antoine, Noël, Clément, Basile,
trois Claude, une douzaine de Joseph, Emilien, Luc,
quatre Paul, Anselme, Didier, Norbert, Etienne, Valère,
Jean-René, François, Célestin, Roland, Valentin,
Raymond, Eugène, Antonin,
Marc, Aloïsius, Daniel.

1939-1945.

Chiffres de fer, chiffres de feu,
on dit même chiffres d'honneur.
Ce sont les contemporains du malheur.

A côté, la métrique des embolies, des accidents, des épidémies...
31, 32, 33,
39, 42...
60, 61, 62, 63, 64, 65, 66.
Entre les plus petits et les plus grands chiffres,
je négocie mes parts d'angoisse,
mes arythmies, mes extrasystoles.
J'évalue des zones vides.

1934, l'Espagne ébauche son ossuaire,
1939, mes épaules arborent des numéros.

On compte les bombes qui tombent
des forteresses volantes :
2, 3, 5, 7, 12, 16.

On s'affole à dénombrer ce que les mitrailleuses crachent par centaines et que l'écho double ou triple dans les brumes de novembre.

Dans la gorge, comme un caillou sec, ce mot :
« maman » qui grelotte sans oser sortir
parce qu'on croit encore échapper.

André a perdu une jambe,
Louis les deux bras,
Le vieil Augustin ses trois frères.
Fernande a perdu la raison.

45, la survie plus insolite que la vie.
Le rythme se ralentit, les mitrailleuses ont cessé.

Ça reprend l'allure d'un fleuve avec une vitesse uniforme pour toutes les molécules, toutes les cellules, tous les hommes.

Et cependant,
Vincent vivra trois heures,
Forestier 28 ans,
Tante Maria 72 ans.

56, c'est papa,
61, c'est maman,
62, 1962, 62, 62 Olivier 1957-1962.
Plus rien ne bouge.
Je me fige comme un soleil inutile
près d'un cercueil d'enfant.
J'essaye de compter le temps qui fait vis sans fin,
qui ahane, qui s'englue.
Le temps, de salle d'attente en cellule,
intronise ma détention.
La saveur s'embusque derrière les fenêtres
à jamais obscures.
Difficulté.
Stagnation.

Tout se compte avec des épines.
Jours de colère où le courage refuse de germer.

121, 122, 123
123
123
123
123...
Pourquoi continuer quand tout est dit,
quand l'âme grésille et fume comme un moteur usé ?

Un seul Dieu en trois personnes, dites-vous ?
Une seule infortune en trois personnes !
Je ne suis qu'une seule personne en une personne amputée.

Je vous laisse les sept merveilles du monde
puisque je dois rester
cent mille années-lumière à maçonner des fenêtres.

Patience !
88, 89, 90, 91, 92, 95, 99, 101...
Voilà que j'ai sauté le chiffre cent !
C'est vrai puisque je peine encore dans cet écrit
qui ne sert à rien et ne protège personne.

L'ATTENTE

A force de la contempler,
mes yeux parcheminent la Volga.
A force de mutisme, Dieu parchemine ma patience.
Mon ciel et ma peau ont pris la teinte d'un vieux tissu passé.
Mes chaussures font la grève aux carrefours
où les chemins se brouillent
comme bouquets de graminées.

J'attends...
J'attends des yeux...
J'attends des mains...
J'attends des oreilles...
J'attends du cœur...
Est-il possible que quelqu'un s'approche un jour
de ce glacis de larmes où se craquelle mon attente ?
Je crève le fond de mes poches par où s'échappent les perles
glanées sur les chantiers de mes avaricieuses espérances.
Des virgules d'acier verrouillent mon cœur,
elles empêchent les phrases de s'achever,
les rythmes de se faire écho.
Les mots desséchés par la solitude se défont comme du sable
et coulent sur les pentes vertigineuses du silence.

Des murs de feutre déchiré se fanent
au bord des terrains vagues du TERMINUS.
Je traîne...
Je rôde...

Je tourne et je retourne.
Les « n'importe quoi » de ce siècle s'entassent
dans des distributeurs automatiques.
J'y dépense quatre sous d'invulnérabilité,
des choses d'une minute ou moins,
un nuage tiède, un œuf de sang,
des mouchoirs morts.

Quelque part, l'eau coule.
Elle sait toujours où aller.
Elle suinte d'abord dans mon cerveau,
elle chemine dans mes chéneaux,
elle se crispe en glaçons clairs aux garde-fous
de mon âme glaciaire.
Au printemps, elle me quitte pour accompagner
la tiédeur des vents.
Moi, je reste là !
Mes rêves montent et finissent par se noyer
dans la trame des nébuleuses.
Moi, je reste là !
Peut-être bien que personne ne viendra
parce que je suis un provincial,
parce que la terre des cimetières endeuille mes ongles,
parce que mes bijoux valent moins que des grelots rouillés.
Un tourbillon de feuilles mortes me centre
dans une auréole incertaine
que le vent de novembre défait aussitôt.
Un gamin tire sur un petit char une horloge épileptique
qui bave une mousse de secondes.
Jouant à la marelle, un chien malade saute jusqu'au ciel
et pisse dessus.

Des odeurs de viande brûlée me parviennent,
dressées et plates comme des claquements de portes.
Je vois que je deviens petit.
On rétrécit à force d'attendre.
On galvaude ses horizons.
On se soude aux infrastructures.
On s'enterre en amateur.
On erre en soi-même comme un déménageur
qui glane dans les chambres de la mémoire
les derniers clous où pendent encore des lambeaux étiolés.

Vertige violet !
Ou bien la Volga se rapproche de moi
ou bien je dérive vers elle.
Quel festin la rencontre !
Mais qui rencontrer ?
Qui voudrait dans l'altitude
intercéder en faveur de cet apprenti du crépuscule ?
Peut-être suis-je oublié ici
comme les chats écrasés sur les autoroutes ?
Aurai-je droit, au moins, à mon petit cantonnier
et à sa petite poubelle ?

J'ai pris peu à peu l'allure d'un réverbère.
Tous ceux qui vivent
ont tellement l'habitude de me voir là
qu'ils m'ont ravi ma raison d'être.
Pourquoi faut-il encore charrier
les frissons et les fièvres des saisons
dans mes artères inutiles ?
Pourquoi suis-je cloué sur le billard de l'attente ?

En moi, la stalagmite du silence a tellement grandi
qu'une simple parole
ne trouve plus l'espace de sa vie.
Les hommes sont seuls.
Seules les ombres se marient.
Il y a tant de siècles que je tends mon ombre
vers le clapotis de satin qui lape la berge !
Et pourtant...
malgré un ciel aphone, un tison insiste
dans la nuit de ma grotte,
il subsiste comme un scapulaire de soleil,
il règne comme un grondement de pourpre,
il s'ouvre en moi comme une lucarne sertie de flammes,
il me retient au bord de la Volga
où je croyais sombrer,
par un grappin tiède et buté.
Alors...
j'attends !

Poèmes extraits de « Portulans baroques ».